

VUE DE SAINTE-FLORENTIN AU XVII^e SIÈCLE.

Typ. PENNINO.



UAIRE.

SAINT-FLORENTIN.

1850.



SCEAU DE LA PRÉVOTÉ DE SAINT-FLORENTIN

EN 1843.

Typ. PERRIQUET.

HISTOIRE
DE LA
VILLE DE SAINT-FLORENTIN.

I.

Époque galle-romaine et franque.

Beaucoup de villes ont vu leur importance s'accroître et leurs murailles s'élargir sous l'influence de la civilisation; d'autres cités au contraire, fécondées par les invasions, grandies par la guerre, ont déposé la couronne de créneaux dont les agitations féodales avaient chargé leur front, et assisté vivantes aux funérailles de leur passé.

Tel est aujourd'hui Saint-Florentin, jadis puissant par les armes. La paix a nivelé les remparts, rasé les forts, baissé les ponts-levis qui se sont avec les siècles écroulés dans l'eau croupissante des fossés; la paix a semé de riches villages cette plaine qui se relève harmonieusement à l'horizon pour s'y découper en monticules, en collines et en bouquets de bois : doux paysages comme on en rencontre tant dans l'Yonne! Enfin, la même impitoyable paix, amoindrissant, rétrécissant toute chose à Saint-Florentin, a ouvert pour ce petit coin du monde l'ère de la décadence, si l'on veut appeler de ce nom le nouvel ordre social qui a substitué au tumulte homicide des batailles, la productive activité du travail.

Traversant cette heureuse et modeste cité aux portes de laquelle le bruit des discordes civiles vient s'éteindre, le voyageur évoque les songes dorés du poète : *Saturnia regna!* et salue d'un sourire ami la république de Saturne.

L'origine de Saint-Florentin se perd dans les forêts druidiques comme l'indique assez sa situation aux extrêmes limites de la Champagne sur la lisière de la Bourgogne, non loin de ce Nivernais qu'abritent les futaies éternellement frémissantes du Morvan.

Suivant la tradition la plus reculée, Saint-Florentin se serait appelé d'abord *Castrodunum*, Château du Mont, de *dunum*, en français *dun*, racine celtique, peut-être abréviation de *dolmen*, pierre de sacrifices, terme ensuite étendu aux excroissances du globe sur lesquelles se sont élevées des villes.

L'abbé Courtépéc, auteur d'une Histoire du duché de Bourgogne, cherche à établir que le monosyllabe *dun*, dont il fait successivement *dru*, *drou*, *drud*, est une corruption de *druides*; d'autres étymologistes, plus ingénieux que logiques, repoussent toute solution de continuité dans la chaîne des temps, et, remontant le cours des âges, s'efforcent de maintenir une certaine réunion de syllabes qui lient le présent au passé. A les entendre, la première dénomination de Saint-Florentin serait *templum Floræ*, un temple ayant, disent-ils, été élevé, en cet endroit, à la déesse Flore par les petits-fils de Brennus.

Mais César franchit les Alpes, et à son approche on sort de la sphère des hypothèses pour marcher sur le terrain plus ferme de la tradition. Le Château du Mont des Gaulois s'appelait alors *Castrum florentinum* ou *Florentini*. Château Florentin; il y eut, en effet, sous ce nom, plusieurs proconsuls et un préfet du prétoire dans les Gaules.

Par sa configuration territoriale, par les eaux qui l'arrosent et les lieux importants qui l'avoisinent, ce point était d'un haut intérêt stratégique; c'était une étape naturelle pour le repos et le rafraîchissement des troupes, soit que le vainqueur se dirigeât de Troyes vers Bourges, ou qu'il se portât d'Autun sur Sens; la dernière de ces grandes voies passait par le bourg de Cerisiers et par Avrolles que l'on a souvent confondu avec Saint-Florentin, quoiqu'il en soit distant de trois kilomètres.

Avrolles, mentionné dans l'Itinéraire d'Antonin, se nommait alors *Eburobriga*, il s'est appelé *Ebrolles* puis *Esvrollet* et *Avrolles*; le hanteur qui le domine se nomme encore mont Avrollo.

Si les faits qui précèdent offraient quelque incertitude, ou avaient besoin de confirmation, il suffirait d'ouvrir l'Histoire du duché de Bourgogne, pleine de détails circonstanciés sur la période des luttes gallo-romaines. L'abbé Courtépéc raconte qu'après la reddition d'Alise en l'an 702 de Rome, César envoya ses lieutenants, Quintus Cicéron, frère de l'orateur, à Châlons, et Sulpicius à Mâcon, afin de protéger ses réserves de grains établies sur la Saône, tandis que lui-même se retirait à Bibracte, capitale de la république des Éduens. Sous Auguste, Bibracte devint *Augustodunum* que l'on a traduit par Autun.

Les Éduens, premier État celtique compris entre l'Océan, le Rhin,

le Rhône et la Seine, renfermaient : la Bourgogne, la Bresse, le Lyonnais, le Charolais, le Forez et le Nivernais.

Presque toutes les localités aux alentours de Saint-Florentin portent des noms dérivés de la langue latine ou rappelant les exploits des anciens Césars. Le bourg jadis fief de l'Atrevey qui figure sur la carte de Cassini, et par lequel César serait entré à Saint-Florentin, se rend par *Introitus Cæsaris* ou *Atrium Cæsaris*; au nord-ouest de la ville Arces est l'ancienne *Arcès*; Cériseurs, *Cæsaris iter*; à l'est, Courtaout, *Cursus Augusti*; au nord-est, Champlost, *Campus hostium*, Crécy, grande ferme à 6 kilomètres des murs, *Cursus Cæsaris*, et enfin les Pommerrats, en latin *Pomerium*, endroit hors des villes où l'on consultait les augures (1).

L'histoire enseigne encore que près du bac du Moulin-Poulet il a existé un pont sur l'Armançon, dont les robustes assises ont disparu sous le sable; de vieux titres le désignent sous le nom de *Pons nacellarum* ou *pont de Bar* ou de la Barrière, preuve non équivoque de l'importance de cette construction durant les guerres des Gaules.

Mais la dernière heure des augures était venue, les ténèbres de la fable se dissipaient devant l'aube du christianisme, et les populations étonnées saluaient à genoux les apôtres, ces nouveaux et pacifiques dominateurs du monde. Château-Florentin tient peu de place dans les annales de la civilisation durant les premiers siècles de l'Église et de la monarchie, occupé qu'il est à se défendre, sans trêve et sans merci, contre les audacieuses tentatives de ses voisins ou contre les invasions des barbares.

On était au milieu du v^e siècle, et les Gaules, tant de fois déjà bouleversées par les tempêtes guerrières, sont visitées par Attila! Le roi des Huns traînait à sa suite près d'un million de soldats commandés par des rois, esclaves de sa fortune. Semblable à la trombe impétueuse qui renverse, déracine et entraine tout sur son passage, ce génie du mal s'était élancé du fond de l'Orient sur le vieil Occident, et sa course n'avait été qu'une longue victoire, et l'herbe ne repoussait plus là où son cheval avait passé. La Thrace, l'Illyrie, la Grèce, la capitale des derniers empereurs lui avaient payé leurs dîmes d'or et de sang.

Ainsi devancé par sa gloire homicide, Attila foulait de son pied conquérant le sol nouveau pour lui que se partageaient à l'est les Bourguignons, au midi les Visigoths dont Théodoric était le chef, au nord

(1) L'orthographe suivie pour ces noms est celle par la *Carte générale de France*, relevée et dressée sous la direction du département de la guerre.

les Francs sous le règne de Mérovée, et au centre les Romains commandés par le préfet du prétoire Aétius. A l'approche du barbare, ce fut de l'un à l'autre bout de ces territoires un long cri de détresse. Ceux-ci fuyaient comme devant l'incendie, la peste ou l'inondation; ceux-là baissaient la tête et attendaient leur sort, croyant entendre la trompette et l'archange dans la vallée de Josaphat et assister au dernier jour du monde!

Les Huns étaient en Champagne; la désolation, le carnage, le sacrilège, gagnaient de proche en proche. Le vainqueur venait d'appesantir sur Auxerre son gantelet d'acier; ses cohortes homicides avaient traversé la ville, et Auxerre n'était plus qu'un amas de ruines fumantes où les débris de monuments se mêlaient aux débris de cadavres. Cependant la foudre grondait toujours, l'éclair déchirait le ciel chargé de nuages sombres, l'orage allait éclater sur Troyes!

Mais un pieux évêque veillait avec une pastorale sollicitude sur le diocèse et sur les ouailles remises par la Providence à sa garde. Depuis plusieurs semaines prosterné au pied des autels, saint Loup passait ses jours et ses nuits en oraison fervente, multipliant les macérations et les jeûnes, s'offrant lui-même en holocauste pour son troupeau.

Attila était aux portes de Troyes, la ville n'avait plus une heure à vivre, saint Loup implora du Tout-Puissant une dernière inspiration. Le saint évêque revêtit ses habits pontificaux, ceint la mitre, donna ordre à son clergé en costume de le suivre, et se faisant précéder de la croix, de la bannière et de tous les insignes du culte catholique, il se rend processionnellement aux avant-postes du barbare.

Conduit devant Attila, le vénérable pasteur lui demande son nom : « Je suis le fléau de Dieu, » répond le roi des Huns.

« Si vous venez de la part de Dieu, dit l'évêque, nous vous laisserons passer et nous recevrons votre châtiment à genoux, mais souvenez-vous si vous êtes son bras vengeur, de ne point excéder les volontés du Très-Haut. »

Ces paroles du prêtre, sa figure évangélique, la pompe sacerdotale dont il était environné, tout ce qu'il y avait dans cette scène d'attendrissant et d'imprévu, émurent l'âme jusqu'alors indomptable du devastateur, qui prit une autre route, et la plaie qui menaçait Troyes fut ainsi détournée.

Le fléau de Dieu négligeant Château-Florentin, sans doute trop peu considérable pour mériter sa colère, dirigea ses pas vers Chalons, et établit son camp à six lieues de cette ville, dans un endroit appelé Suipepelle-Longue, dont le nom subsiste encore aujourd'hui. Ces belles et vastes

plains, favorables à un camp. ne l'étaient pas moins à une bataille décisive. C'était là, en effet, que les forces combinées des Gaules attendaient leurs farouches ennemis. En 451, Mérovée, Théodoric et le préfet Aélius, accompagnés de toutes les troupes dont ils pouvaient disposer, offrent le combat au roi des Huns, qui l'accepte, comptant sur sa destinée, jusqu'alors invariablement heureuse.

Le temps des revers était venu pour le barbare. L'armée des Huns fut complètement taillée en pièces. Suivant quelques historiens, cent quatre-vingt mille hommes, selon d'autres trois cent mille hommes restèrent sur la place, dans cette mémorable lutte de la civilisation naissante contre la barbarie ressuscitée. Instruit à l'école de la défaite, le fléau de Dieu ne tenta plus la chance des armes dans les Gaules ; il repassa les Alpes avec les restes de ses hordes sauvages, dévasta Aquilée sur son chemin, et se serait vengé sur Rome de ses ignominies de Suipe-la-Longue, si le pape saint Léon n'avait, à prix d'or, conjuré sa fureur.

Pour la troisième fois Attila change son itinéraire, et se retire en Afrique, où, au dire d'un historien (1), il prend en mariage la fille du roi des Bactriens, et meurt, à la façon d'un héros d'Homère, dans les bras de sa jeune épouse, la première nuit de ses noces.

Après les Huns, voilà les Bourguignons. Sous Childéric, Château-Florentin allait souscrire aux conditions de ces nouveaux envahisseurs, lorsqu'il est heureusement délivré par Clovis, qui lui donne un gouverneur, et qui fait rentrer la Bourgogne dans l'obéissance.

Les Bourguignons n'attendaient que la mort de Clovis pour prendre leur revanche. Au mois de novembre 511, ils rentraient à Château-Florentin ; cette fois, afin d'assurer leur conquête, ils élèvent, dans une des petites îles que forme l'Armanche avant de se perdre dans l'Armançon, un fort tellement solide, qu'on a cru longtemps que c'était un ouvrage des Romains.

L'époque franque a vu l'un de ses plus lamentables épisodes s'accomplir dans les lieux que nous décrivons. Vers la fin du vi^e siècle, Brunéhault, en butte aux poursuites parricides de son petit-fils Théodebert, roi d'Austrasie, accepte l'hospitalité de Thierry, roi de Bourgogne, qui, non-seulement se déclare son défenseur et la place sous la sauvegarde de son épée, mais encore qui lui donne un abri redoutable dans le vieux fort bâti par ses aïeux.

(1) Bonfinius, cité par Moréri.

Frédégonde, bientôt instruite de la retraite de sa rivale, lève une armée et la fait attaquer par Landry, son favori; c'était en l'an 597. Le lieutenant de Frédégonde pousse avec vigueur le siège du fort. Brunéhault et ses soldats font des prodiges de courage qui forcent Landry à abandonner son entreprise.

Toutefois, le favori de Frédégonde, qui ne se tenait pas pour battu, et qui ne voulait revenir auprès de sa souveraine que précédé par le bruit d'une victoire, Landry se retire en bon ordre sur l'Armanche, y dispose ses troupes et appelle Brunéhault à une bataille décisive.

Brunéhault n'hésite pas; elle avait pour elle, Dieu, son droit et le roi de Bourgogne.

Tandis que Landry, confiant dans la fortune, s'abandonnait à de folles bravades et se laissait aller à la certitude que l'ennemi de Frédégonde n'oserait affronter ses armes en rase campagne, les soldats de Brunéhault, tombant à l'improviste sur son camp, y répandent l'effroi et le carnage. La mêlée fut horrible, la lutte acharnée, mais le drapeau de Frédégonde dut s'incliner devant l'étendard de Bourgogne.

Landry, épouvanté, n'eut lui-même d'autres ressources que de chercher, comme le petit nombre des siens, son salut dans une fuite honteuse, laissant tous ses bagages, tout son matériel de guerre, tous ses trésors aux vainqueurs; justement châtié dans son orgueil et trahissant à la fois une mauvaise cause et une méchante reine.

Le souvenir de cette bataille ne s'est point effacé de la mémoire des habitants de Saint-Florentin. Douze siècles ont passé et cette légende se transmet encore fidèlement de générations en générations; l'aïeul la raconte au fils durant les longues veillées d'hiver, et le fils, un jour, la dira à ses petits-enfants, leur montrant, au bord de l'Armanche, le champ de bataille, toujours célèbre, qui se nommait d'abord Champ-Landry, et qu'une abréviation populaire fait maintenant appeler Challengry.

Deux hameaux, sans intérêt, occupent l'emplacement du camp de Landry (*Campus Landerici*); on les nomme le grand et le petit Challengry.

Le fort qui avait servi de séjour à Brunéhault a gardé le nom de cette reine; on l'appela Brinchefort ou Brunefort, de *Brunu heldis feritas* ou *firmitas*. Quelques auteurs préfèrent l'étymologie celtique *Brun*, dur, solide, se fondant sur ce que, non loin de là, existait le pont déjà cité, qui reliait la route de Saint-Florentin à Auxerre.

Chose étrange, en ces âges guerriers, Brunefort n'est point tombé devant une invasion, comme auraient pu le faire supposer ses ruines

autrefois fécondes en médailles d'or, d'argent et en monnaies à l'effigie des rois de Bourgogne ! Une pensée toute pacifique a présidé à la destruction de cette forteresse. Les Bourguignons ne s'étaient pas trompés en la plaçant là comme une gardienne formidable, mais, en 752, Pépin devenu maître du lieu rend un calme momentanément à Château-Florentin, en faisant disparaître les bastions de la Bourgogne sous les coups de ses démolisseurs royaux. La rébellion perdait ainsi dans l'avenir un de ses plus dangereux retranchements.

Les entrailles de cette terre si fréquemment remuées par les combats, en gardent encore les traces ; on y trouve çà et là, des tombes celtiques creusées dans le granit, des urnes lacrymales, des casques gallo-romains mêlés à des armures gothiques.

Les jardins, les vignes, les terres de labour, les sols plus souvent retournés que les autres par la main des hommes, ont longtemps et largement subvenu à la curiosité des antiquaires. En 1690, des bergers découvrirent un grand nombre de médailles de Claude Néron, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, Dioclétien, Maximin et Faustin. Aujourd'hui encore la numismatique se félicite de découvertes plus rares, mais toujours aussi intéressantes, qui viennent de loin en loin raviver le flambeau de la science, marchant parfois à l'aventure dans les ténèbres du passé.

II.

Moyen Age.

Voici venir cette puissante et féconde époque de Charlemagne, qui portant au dehors l'activité belliqueuse de l'Empire, ne laisse que peu de prétexte aux agitations du dedans. Ce n'est que sous Louis le Débonnaire que Château-Florentin reparait à la surface de l'histoire ; le moyen âge commence pour lui par une gracieuse légende.

C'était en l'an 853. Deux belles et nobles demoiselles sœurs du châtelain de la ville, Lémine comtesse de Chartres, Godelaine comtesse du Perche, remplissaient le pays du renom de leurs vertus et de leurs charmes, lorsque soudain l'une d'elles tombe dans un indéfinissable état de souffrances.

Vainement le seigneur, malgré la défense des Capitulaires, avait interrogé les sorts homériques et virgiliens, vainement il avait fait venir à sa cour un disciple du grand Alcuin ; la jeune comtesse Lémine se mourait de langueur sans qu'on pût découvrir la cause du mal. Les

remèdes étaient superflus, et son frère, qui l'aimait tendrement, laissait aller lui-même à une mélancolie profonde.

Ce que voyant, Godelaine, qu'on avait surnommée la comtesse aux cheveux d'or, fit serment à Dieu d'accomplir quelque œuvre méritoire s'il rendait à sa sœur la santé et à son frère la joie.

Ses vœux furent bientôt exaucés. Un soir à l'heure où la herse descendait en sifflant sur ses axes mangés par la rouille, la blonde comtesse du Perche dit au châtelain :

« J'ai surpris, mon frère, le secret de notre douce sœur ; les prières, les veilles, le jeûne ont miné à notre insu son existence ; Lémine sera morte demain, si vous ne lui permettez de réaliser ce pèlerinage de Rome qu'elle a juré de faire depuis les dernières fêtes de Pâques. »

Le châtelain accorda tout ce qu'on lui demandait, et quand la comtesse du Perche revint annoncer à sa sœur cette excellente nouvelle, Lémine qui déjà s'inclinait vers la tombe, comme une fleur chargée de pluie se penche vers la terre, Lémine, donnant un libre cours à son bonheur, fut comme transfigurée, un éclair divin illumina son grand œil bleu et son front pâli.

Les deux sœurs restèrent longtemps embrassées.

Après cette extase, la comtesse aux cheveux d'or confia à la révérende Lémine, qu'elle aussi, elle avait fait un vœu, et qu'elles partiraient ensemble pour Rome.

Entrées dans la ville de saint Pierre, les deux comtesses purent croire qu'elles n'avaient point changé de patrie ; c'était la même admiration, le même respect sur leur passage ; seulement quand elles avaient passé radieuses sous leurs costumes où l'or se mêlait à la soie et les broderies aux pieux emblèmes, on se détournait pour les voir encore et l'on parlait tout bas.

L'aspect de la cité sainte avait replongé Lémine dans ses religieuses extases ; telle était sa dévotion, que Grégoire IV lui-même en fut édifié et qu'en témoignage de sa satisfaction pontificale, il fit don d'un bras de saint Hippolyte à la noble pèlerine.

La piété de Godelaine était aussi sincère que celle de sa sœur, mais peut-être se répandait-elle moins au dehors. Lémine était une fille du ciel, la comtesse aux cheveux d'or était un ange de la terre.

Pour la première fois, depuis qu'elle était au monde, Godelaine se surprit à ne plus partager en toutes choses les impressions de Lémine ; la préférence du souverain pontife pour sa sœur, et le précieux souvenir qu'elle allait emporter, avaient inspiré à la comtesse du Perche un

sentiment dont elle ne se rendait pas bien compte, mais qui l'entraînait quelquefois à se croire elle-même en état de péché mortel.

Ce fut donc autour de Godelaine à être triste et silencieuse.

« Qu'avez-vous, ma sœur ? » lui demandait doucement Lémine.

Et la comtesse aux cheveux d'or, baissant les yeux, ne répondait pas. Et s'il arrivait à Lémine de réitérer sa question, Godelaine prenait sa main, comme si elle avait eu à lui demander pardon, et une grosse larme roulait sur ses longs cils.

Les deux sœurs reprirent ainsi le chemin de la Champagne.

Loin de se dissiper, le chagrin de la comtesse aux cheveux d'or avait empiré avec le voyage, à ce point que les fatigues de la route lui étaient devenues insupportables, et que force fut aux pèlerines rentrées en France, de s'arrêter à Autun. Godelaine dépérissait à vue d'œil, lorsqu'un vénérable vicaire des environs mandé à son chevet pour lui administrer les secours de son ministère, l'exhorta à prendre courage au nom de Saint-Florentin,

« Saint-Florentin ! murmura Godelaine d'une voix affaiblie ; il existe un saint de ce nom ?


— Oui, ma fille, un saint homme dont la mort a été un triomphe insigne pour la foi. Réjouissez-vous donc et priez saint Florentin, car c'est un nom que dans notre contrée les souffrants et les affligés n'ont jamais invoqué inutilement. »

Et comme Godelaine le priait de continuer son récit, le bon prêtre ajouta :

« Saint Florentin, gentilhomme de la Champagne, fait prisonnier par Crocus, roi des Vandales, avait été mis à mort sur les ordres de ce païen, le 27 septembre 406, pour la plus grande gloire de la foi. » Le gentilhomme avait subi le martyre dans un lieu nommé Sémont, près de Brémur.

Le lendemain, Godelaine, accompagnée du vicaire, allait demander au seigneur de Brémur une parcelle des reliques, d'autant plus précieuses que, peu d'années auparavant, la presque totalité des dépouilles du saint avait été transportée à l'abbaye d'Ainai, dans le diocèse de Lyon. La chapelle de Brémur ne possédait plus que la tête du martyr.

Les instances de Godelaine furent si pressantes qu'elles triomphèrent du seigneur, qui lui donna une portion du crâne de saint Florentin. Lémine, présente à cette entrevue, voulut aussi avoir sa part des dévotes libéralités du châtelain, et reçut quelques ossements de saint Hilaire et de saint Aphrodite, compagnons du gentilhomme champenois.



à plus dès lors les deux comtesses, guéries l'une et l'autre par leur évangélique ferveur ; mais si grande était leur impatience de porter l'heureuse nouvelle à leur frère, qu'elles se firent précéder d'un page au triple galop de son palefroi.

Puis trop longtemps privé de ses sœurs, et ne les voyant pas revenir, le seigneur de Château-Florentin les croyait perdues ou mortes. On juge de son allégresse aux premiers mots du page ! Par toute la ville ce fut une incomparable liesse.

Tous les hommes d'armes furent mis sur pied, les bannières flottèrent au vent, des arcs de triomphe se dressèrent dans les rues, les maisons se pavoisèrent de mille couleurs ; le clergé, la noblesse, une partie des habitants allèrent au-devant des deux pèlerines, tandis que le reste de la population, groupé sur les remparts, saluait avec enthousiasme le cortège de chevaliers, d'écuyers et de hérauts bardés de fer, de la procession de prêtres, d'enfants de chœur, de chantres et de pieuses confréries se déroulant au loin et s'avancant d'un pas solennel vers la route de Tonnerre, qui contourne la ville et gravit jusqu'à son sommet comme un ruban grisâtre entre deux marges vertes.

La comtesse de Chartres et sa sœur furent ainsi ramenées triomphalement dans la ville par un beau soleil de juillet.

Les malades, les affligés se pressaient en foule sur le chemin des comtesses et de la chasse, avides de bénédictions et d'indulgences. La présence des reliques opéra, en effet, des miracles. Une mère qui pleurait depuis dix jours sur le corps inanimé de son enfant, eut la consolation de le voir ressusciter dans ses bras (1).

Il aurait manqué quelque chose à l'œuvre de Lémine et de Godelaine si elles n'en avaient perpétué la mémoire par une fondation religieuse destinée à garder les reliques dues à leurs dévotions.

La comtesse de Chartres et sa sœur choisirent donc aux portes de la ville une élévation verdoyante dont l'Armanche baigne la base, un de ces sites agrestes faits exprès par Dieu pour dominer la terre et rapprocher les cloîtres du ciel ; là fut établie par leurs soins et au prix de tout leur patrimoine une communauté de religieux et de reli-

(1) L'abbé Lebeuf insinue que ce saint Florentin pourrait bien n'être qu'un des premiers fidèles de l'église d'Auxerre, contemporains de saint Germain, dont il est parlé dans la conversion de saint Mamert. L'assertion de l'abbé Lebeuf est contredite par les autorités les plus péremptoires qui s'accordent toutes à confirmer la légende. — Moréri, *Dictionnaire universel*. — Buller et Godescard, *Vie des Saints*, tome VII.

gieuses hospitalières, sous l'invocation de saint Florentin et la règle de saint Benoît.

En 835, saint Aldric, archevêque de Sens, après s'être fait rendre compte de la résurrection de l'enfant mort, opérée par la chasse et en avoir reconnu et proclamé l'authenticité, consacrait l'abbaye, et d'accord avec le seigneur et les habitants, il signait un acte solennel qui substituait à saint Martin de Tours, jusque-là patron de la cité, saint Florentin, martyr.

Ainsi la ville, après s'être appelée Château du Mont durant la période gallo-romaine, Château-Florentin sous les rois Francs, prenait au moyen âge, après la bénédiction de l'abbaye érigée par Lémine et Godelaine, le nom de Saint-Florentin qui lui est resté.

La légende des deux comtesses est tenue en grande dévotion chez les habitants ; les hymnes qui se chantent le jour de la fête de saint Florentin la racontent dans ce style inspiré et naïf dont le victorin Santeuil a laissé de si parfaits modèles.

L'abbaye de Saint-Florentin fut d'abord très-florissante ; ses biens étaient considérables, mais cette fortune fut une des causes de sa décadence, en ce qu'elle excitait la cupidité ou l'avarice des seigneurs qui ne se piquaient pas tous de ressembler au frère de Lémine. Le 11^e siècle n'était pas encore fini, et déjà les religieux se dérobaient par la fuite aux exactions de leurs maîtres, exemple bientôt suivi par les hospitalières. Après cette émigration, il ne restait plus à l'abbaye que trois ou quatre religieux indispensables au seigneur, qui, sans eux, n'aurait pu faire célébrer la messe, pourvoir aux besoins des fidèles et jouir des revenus du bénéfice.

L'avenir, cependant, réservait de douloureuses épreuves à l'abbaye. La Champagne n'avait eu jusque-là à se défendre que contre les turbulences des Bourguignons ; au 11^e siècle, de nouveaux barbares envahissaient la France ; pressé par les Normands, Saint-Florentin implore l'aide de ses ennemis de la veille et doit sa délivrance au duc de Bourgogne, Richard le Justicier, qui, accompagné de son fils Raoul, dit un ancien chroniqueur, bat les Normands en 895, « dans l'Auxerrois, près d'un bourg nommé Saint-Florentin (1). »

Richard se paye de sa victoire en gardant la ville sauvée par ses armes. Saint-Florentin est ainsi légué par Richard avec ses autres do-

(1) Guillaume Paradin, *Annales de Bourgogne*. — Delisle, dans sa *Carte du duché de Bourgogne*, gravée en 1709, place cette bataille en 892 ; il ne donne aucun détail. On sait seulement qu'alors les Normands ravageaient la Champagne et brûlaient Troyes.

maines à son fils Raoul ; mais Raoul mort en 936 , les comtes de Champagne , qui n'entendaient pas laisser tomber leurs droits en désuétude et qui ne cherchaient qu'une occasion pour les reconquérir , cernent Saint-Florentin de si près que les Bourguignons , inférieurs en nombre , se retranchent à l'abbaye , comptant d'un moment à l'autre recevoir du renfort ; déçus dans leur attente , ils profitent de la nuit pour battre en retraite. Le lendemain matin , les Champenois envahissent le monastère qu'ils pillent pour se venger de l'avoir trouvé vide.

Pauvre abbaye ! les événements se liguèrent contre elle ; la paix , la guerre , tout lui était une cause de décadence , un sujet de ruine ! Placé à l'extrême lisière de la Champagne et de la Bourgogne , Saint-Florentin passait de l'une à l'autre de ces provinces sans trouver le repos sous aucun maître. Cette ville était , en quelque sorte , le gant que se jetaient incessamment les rivalités ou les ambitions jalouses , sur le champ de bataille du moyen-âge.

Enfin , las de guerroyer , vainqueurs et vaincus déposent les armes , les religieux rentrent dans leur domaine ; déjà poussés à l'inobservance de leurs règles par le spectacle et les alternatives diverses des combats , le retour passager du calme les ramenant moins nombreux au saint bercail , ne leur impose pas une conduite plus régulière.

En perpétuel contact avec les soldats que les comtes de Champagne entretenaient à leur frontière pour prévenir les entreprises bourguignonnes , les chanoines succombent au malin esprit , la contagion du mauvais exemple les gagne , et bientôt le relâchement et la corruption de leurs mœurs égalent la corruption et l'indiscipline des troupes.

Bientôt aussi , les vicomtes , qui avaient , au nom du seigneur suzerain , l'administration et l'économat de ces riches domaines , ne résistent plus à la cupidité qui les sollicitait depuis longtemps. Ces moines sans retenue , cette abbaye presque sans pasteur , le désordre et la dissolution en permanence , leur offraient une trop belle occasion de s'enrichir sans péril pour qu'ils ne s'empressassent point de la saisir. Qu'importait à ces moines déçus ! Le vicomte spoliateur pouvait à son gré accaparer et vendre leurs biens , pourvu qu'il leur laissât de quoi s'adonner tranquillement à leur paresse et à leur débauche.

Le gouverneur n'avait eu garde de l'oublier ; une pension modique leur était servie avec une scrupuleuse exactitude , et les chanoines , loin de se plaindre de cette diminution , se réjouissaient d'un état de choses qui les autorisait à négliger les pratiques religieuses et même à ne plus dire la messe.

Malgré la complicité des gouverneurs et des chanoines , les abus de-

vinrent si scandaleux, si criants, que le bruit en arriva aux oreilles du comte qui y remédia promptement.

Thibault 1^{er}, comte de Champagne, allié des fondatrices de l'abbaye, pour assurer l'existence et le respect dus à l'œuvre de Godelaine et de Lémine, la concède, en 1042, à Odo, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, sous la charge d'y entretenir un certain nombre de religieux dirigés par un prieur. Cette concession était accompagnée de ce qui restait des biens de l'ancienne communauté, dont la meilleure part était échue à la faveur des dilapidations précédentes aux moines de Pontigny, de Montier-la-Selle-Saint-Martin-ès-Troyes, aux chanoines de Saint-Urbain de Troyes, de Dilo, et aux religieuses du Paraquet et de Foissy.

Thibault 1^{er} fit aussi consentir à cette donation, Etienne, comte de Troyes, et Hermengalde sa sœur, ainsi que Ezéaldric, vicomte de Saint-Florentin, et Ythier, son beau-père et son tuteur.

Les chanoines protestèrent contre cette cession qu'ils considéraient comme inique, et ils se maintinrent dans leur établissement jusqu'en 1131, où ils furent contraints de remettre l'abbaye à Gervais, abbé de Saint-Germain d'Auxerre. Cette suppression, irrévocablement décidée par Thibault II, dit le Grand, comte de Champagne, et Henri Sanglier, archevêque de Sens, fut confirmée, le 24 mars 1133, par le pape Innocent II, à la condition qu'il ne serait fait de nomination dans l'abbaye qu'au fur et à mesure des vacances.

Mais à peine un édifice pieux touchait-il à son déclin, qu'un autre surgissait, rayonnant de jeunesse et de force. Au pied du prieuré et au confluent de l'Armançon et de l'Armanche, quels sont ces nouveaux murs qui se dressent, et cette chapelle qui arrondit son abside, et ces beaux jardins qui se plantent au versant du sol ? C'est la Maladrerie, asile ouvert à la lèpre, triste mal que les premières croisades rapportent de la Palestine, et qui infectent pendant des siècles l'humanité du vieil Occident.

L'établissement de la Maladrerie pourrait être attribué à Thibault II, comte de Champagne, si ce prince s'était croisé ; car, renommé pour son saint zèle et sa magnificence envers l'Eglise, il était fondateur de l'abbaye de Pontigny, fille aînée de l'abbaye de Cîteaux. Mais l'honneur de cette création, qui date de 1160 environ, revient à son fils Henri 1^{er}, qui prit la croix en 1158, et auquel on doit aussi la petite abbaye de Scellières, éclosée, pour ainsi dire, sous l'aile de Pontigny, et érigée par ce fils pieux pour le repos de l'âme de son père et de sa mère Marie.

Comtes et comtesses de Champagne se montrèrent moins généreux envers la Maladrerie qu'ils ne l'avaient été envers Pontigny et Clugny, si ce refuge de la chrétienté souffrante ne fut pas aussi apanagé que les abbayes ses voisines, c'est que, sans doute, les donateurs avaient compris qu'il était de l'intérêt de Saint-Florentin de ne point laisser déchoir, fait d'autant plus probable que la ville, en raison de dotations et de services antérieurement accordés, jouissait, par les seigneurs et par indivis, du droit de pourvoir aux emplois et à la maîtrise de l'hospice. Les cent cinquante premières années de l'existence de la Maladrerie furent très-florissantes, les terres et les legs lui affluaient de toutes parts; au nombre de ces bienfaiteurs figurent Thibault IV, comte de Lancastre et Jeanne de Navarre, épouse de Philippe-le-

Pendant, sous l'influence de leur nouveau régime, les religieux de Saint-Florentin, redevenus riches par les libéralités des vicomtes-voiesseurs et de leurs suzerains de Champagne, voyaient de jour en jour leur prospérité grandir, et avaient eu l'honneur, en 1147, de recevoir l'hospitalité à saint Bernard, revenant du concile d'Etampes.

En 1180, Rabier, vicomte de Saint-Florentin, et son épouse Ada, leur faisaient remise de dîmes considérables; Guillaume, son fils, et Agnès, sa femme, suivaient cet exemple; et à leur tour, Gombault, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, et Hardoin, prieur de Saint-Florentin, témoignaient leur reconnaissance aux donataires en les exonérant du paiement d'une rente et en les admettant à la participation de leur prière.

Courte splendeur! tous ces projets d'avenir, tous ces beaux rêves de fortune s'évanouissaient sans retour. Vers l'année 1180, les abbés de Saint-Germain rappellent leurs religieux à Auxerre, et la vieille abbaye de Saint-Florentin est transformée en prieuré claustral.

Dès lors, plus de pompe, plus de solennité réunissant la foule autour des étoles blanches et des chappes lamées d'or! Le mouvement, la vie se sont éloignés du domaine abbatial.

L'initiative n'est plus là, elle est à Auxerre. A la vérité, les abbés de Saint-Germain ne traitaient pas le prieuré en maîtres trop dédaigneux; s'ils n'avaient aucun souci de veiller à la conservation de ses bâtiments, s'ils laissaient les murailles se lézarder et l'herbe croître dans les cours, ils ne lui refusaient pas du moins l'entretien spirituel, et ils avaient même poussé la condescendance jusqu'à permettre que deux fois par an des religieux de leur abbaye allassent y dire la messe le 6 juillet, jour de la translation des reliques, et le 27 sep-

tembre, anniversaire du martyr de Saint-Florentin. Cette tolérance subsistait encore à la fin du dernier siècle, où elle fut supprimée avec tant d'autres (1).

Si la religion du souvenir est un noble sentiment, le souvenir de la religion n'est pas une pensée moins douce. Saint-Florentin possède peu d'antiquités qui lui soient aussi chères que son prieuré, dont il ne reste cependant que le nom, mais ce nom jouit d'une popularité qui assure à jamais celle de la légende de Godelaine.

A l'heure où le prieuré fermait ses portes, celles de la Maladrerie étaient encore ouvertes. Nous avons dit les querelles à son sujet, entre les princes du monde et les princes de l'Eglise : les trésors de la Maladrerie croissaient en sens inverse du nombre des lépreux. D'une génération à l'autre le mal s'atténuait, et au fur et à mesure que l'on s'éloignait de l'époque des croisades, la violence du venin allait s'affaiblissant. Ces lois abominables, qui interdisaient aux ladres et aux ladresses le contact avec les populations saines de corps, l'approche de l'église, du four et du moulin, ces lois tombaient en désuétude ; mais aussi, comme la Maladrerie devenait de plus en plus opulente, comme ses alentours se fécondaient et s'épanouissaient, et comme l'air qu'on respirait dans ce séjour était moins pernicieux, les grands ne dédaignaient pas d'étendre leur convoitise jusqu'à l'hospice naguère maudit.

Le temps n'était plus où l'établissement n'avait pour chef qu'un pauvre frère, serviteur obscur et dévoué des souffrants.

La maîtrise est obtenue, en 1332, par Jean de Dijon, aumônier de la reine ; la liste de ses successeurs est curieuse ; les noms illustres s'y pressent. C'est Guy, seigneur de Flogny ; Guy de Lose ; Louis de Flogny, chanoine de Chartres ; Eude de Savoisy, sire du Fossé ; Henri de Savoisy, archevêque de Sens, et Pierre de Venisy, seigneur de Dannemoine, aumônier du roi de Navarre. Il est vrai que ces puissants seigneurs n'administraient pas eux-mêmes, ils entretenaient sur les lieux un receveur et ne faisaient que des apparitions rares, mais toujours intéressées, dans leurs domaines. La Maladrerie qu'on n'appelait plus que la Maladerie, était un hôpital mis en command.

On a vu, après la mort de Raoul, les gouverneurs de Saint-Florentin

(1) L'abbé de Saint-Germain d'Auxerre était collateur de ce petit bénéfice qui rapportait cinq cents francs par an, et où l'on disait d'abord deux messes par semaine.

devenir seigneurs feudataires ; au XII^e siècle , la ville ayant été érigée en vicomté , les seigneurs prennent le titre de vicomtes , sans cesser pour cela de relever immédiatement de leurs suzerains les comtes de Champagne Dupuis s'est trompé en les considérant comme des maîtres absolus.

Les vicomtes étaient de simples officiers militaires chargés de défendre la cité et de conduire la noblesse à la guerre. Toutefois les comtes de Champagne leur avaient abandonné en fief une partie de Saint-Florentin et des environs. C'est ainsi qu'ils possédaient les terres de Vergigny, Jaulges, Villers-Vineux, Percey et autres.

A la même époque apparaissent aussi, selon Duchesne (1), les premiers vicomtes issus de la maison de Châtillon, sans qu'il puisse dire au juste de quelle branche ils sortaient ; il estime néanmoins que ce pourrait bien être de Miles de Châtillon, fils de Guermont de Châtillon, deuxième du nom et seigneur de Savigny. Une charte de l'abbaye de Molesme prouve en effet que Miles épousa, en 1159, la fille de Rahier, et les armes de la maison de Châtillon, subissant une modification légère, deviennent celles des vicomtes de Saint-Florentin.

Duchesne se méprend au sujet du mot Miles dont il fait un nom propre et qui n'était, au XII^e siècle et plus tard, qu'une qualification empruntée au latin *miles*, soldat, s'appliquant à tous les vassaux, qu'ils fussent ou non chevaliers ; ils sont ainsi désignés dans le traité conclu en 1214 entre le roi de France et la comtesse Blanche (2).

Les Châtillon portaient de gueules à trois pals de vair, au chef d'or à brisure, l'écu sommé d'un casque au cimier en dragon de gueules.
Tenans : deux lions d'or.

L'écu des vicomtes de Saint-Florentin était chargé d'une étoile de sable à dextre du chef.

En 1212, le vicomte de Saint-Florentin assistait à l'assemblée des barons et vassaux de Champagne, tenue à Troyes par Blanche, pour régler la succession de ceux qui mourraient sans enfants mâles. Sept ans après, Miles, frère de ce vicomte qui avait embrassé le parti d'Erard de Brienne, seigneur de Romeru, et de Philippe de Champagne contre la comtesse Blanche et Thibault son fils, qu'il voulait dépouiller, Miles est excommunié au nom du pape par l'évêque de Soissons. Mais le rebelle, revenu au devoir, est relevé de l'anathème par le doyen de Saint-Etienne de Troyes.

(1)^e *Histoire de la maison de Châtillon*, in-4°, 1621.

(2)^e *Histoire des comtes de Champagne et de Brie*, par Lepelletier.



Vertical text or markings along the right edge of the page, possibly bleed-through or a scanning artifact.

Ici se produit une nouvelle alliance entre deux familles illustres. Gaucher, vicomte de Saint-Florentin, épouse, en 1228, Marguerite de Plancy, fille de Philippe de Plancy, en présence duquel il reprend en tîef et hommage tout ce qu'il avait à Jaulges et à Chéu.

Thibault, comte de Champagne, concède, en 1230, à sa vicomté, la prérogative d'une mairie. Le maire jugeait en première instance les affaires civiles et criminelles entre les habitants, mais sa juridiction ne s'étendait ni aux ecclésiastiques ni aux nobles.

Vantée pour ses miracles et surtout pour la cure des maladies de foie, la ville de Saint-Florentin continuait d'édifîer la province par sa piété et par celle de ses seigneurs. En 1241, le vicomte Gaucher et Marguerite, sa femme, léguaient leurs dîmes de Jaulges à l'abbaye de Pontigny, exemple suivi par Jean, son frère, et Gaucher, second fils de celui-ci.

Un autre vicomte Gaucher aliénait, en 1273, à Henri III, comte de Champagne et roi de Navarre, différents droits, terres et petits fiefs circonvoisins.

Quoi qu'il en soit, infatigables dans leur sollicitude pour la souffrance des malheureux, seigneur et habitants jettent, vers 1279, les fondements de la Maison-Dieu qui s'élève au-delà du faubourg d'aval, entre les deux ponts sur l'Armanche; peu d'années après, Jeanne, épouse de Philippe-le-Bel, visitant Saint-Florentin, contribue pour une large part à cette œuvre méritoire.

Ici commence pour la cité une troisième domination, celle de la couronne de France.

Les Champenois qui avaient succédé aux Bourguignons, possédaient Saint-Florentin depuis plus de trois siècles, lorsqu'en 1284 cette vicomté est réunie à la couronne de France par le mariage de Jeanne de Navarre, fille et unique héritière de Henri-le-Gros, roi de Navarre et comte de Champagne, avec Philippe-le-Bel.

Sur ces entrefaites, Edmond de Lancastre, fils de Henri III, roi d'Angleterre, avait pris en 1300 le titre de comte palatin de Champagne, comme époux de Blanche d'Artois, veuve du précédent comte, et tutrice de Jeanne, issue de son premier lit. Cette qualification que s'attribuait un prince étranger souleva de justes et nombreuses plaintes, et Geoffroy, vicomte de Saint-Florentin, fut chargé avec Robert Foison d'ouvrir une enquête et d'instruire le procès entre Edmond de Lancastre et les chevaliers Jean de Montfort, Girard Chabot, Guillaume d'Ivry. La conséquence de ce procès fut, en 1317, une première visite des Anglais à Saint-Florentin.

Quelques années auparavant, en 1306, le roi de France avait fait acte de suzeraineté par son intervention dans un procès entre les maire et échevins. et Becquart, archevêque de Sens, au sujet de la nomination d'administrateurs de la Maladerie que ce dernier prétendait s'arroger; une sentence du parlement donna gain de cause à la mairie de Saint-Florentin.

Les vicomtes gouverneurs de la ville n'avaient pas non plus oublié leur origine; et leur parent, Gérard de Châtillon, évêque de Nevers, ayant eu à subir les violences de Louis de Flandre, comte de Nevers et de Rethel, qui ne se comportait pas mieux envers son souverain, Jean de Saint-Florentin, sire de Vèvres, et Jean de Saint-Florentin, sire de Jangler, écrivirent au roi, le 1^{er} juin 1317, qu'ils étaient résolus, ainsi que plusieurs autres nobles de Champagne, à abandonner le service de Louis de Flandre, si ce prince ne faisait pas amende honorable. Cette requête était scellée des armes des vicomtes chargées de l'étoile de sable.

La *Chronique de Saint-Denis* rapporte aussi un fait que nous ne saurions passer sous silence, et qui tient aux premières rivalités de l'Angleterre. Lors de l'avènement de Philippe de Valois, à la date de 1324, le gouverneur de Saint-Florentin, capitaine d'une compagnie de Français qui était venue, sous la conduite de Charles de Valois, assiéger le frère d'Edouard, roi d'Angleterre, dans la Réole, ce brave gouverneur pénétra jusque dans la place. suivi de quelques-uns des siens; mais, trahi par la fortune et par le nombre, il périt vaillamment les armes à la main.

Quoi qu'il en soit, les luttes incessantes des grands vassaux contre le trône, ne promettaient pas aux provinces une tranquillité durable. A peine Philippe le-Long avait-il, en 1318, donné la Navarre, la Brie, la Champagne et la vicomté de Saint-Florentin au duc de Bourgogne, pour dot de sa femme, que Philippe de Valois, par un édit de 1328, reprenait les grands fiefs, et offrait en échange à leur possesseur l'équivalent en autres petits fiefs; dans ces circonstances, Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, femme de Philippe d'Evreux, échange, en 1333, avec Philippe de Valois, la Champagne et la Brie contre les comtés d'Angoulême, de Longueville et de Mortagne.

Déjà seigneur suzerain de Saint Florentin, mais obtempérant sans doute aux vœux de Jeanne de Bourgogne, sa première femme, Philippe de Valois achète, en 1343, la vicomté de Saint-Florentin et toutes ses dépendances à Marguerite, vicomtesse de Saint-Florentin,

veuve de Jean, seigneur de Saillenay, au prix de trois mille livres tournois.

Un document historique portant la date de cette année et faisant partie de la collection des archives nationales, est revêtu d'un large cachet de cire qui est le sceau de la prévôté de Saint-Florentin au **xiv^e** siècle. Dans l'écu écartelé figurent les fleurs de lis et les armes de Navarre; au-dessous de l'exergue : *Sigillum præposituræ de Sancto Florentino*.

Cette petite ville de Saint-Florentin avait des charmes particuliers pour la reine de France, qui malheureusement ne jouit pas longtemps de la résidence qu'elle s'y était fait construire, car Jeanne de Bourgogne mourut, comme on sait, en 1548.

Deux ans après, le roi Jean est mentionné dans une charte avec la qualité de seigneur de Saint-Florentin; seigneurie de courte durée, car ce monarque, n'ayant pu obtenir de Louis d'Evreux et de sa femme, Jeanne de France, la ratification des échanges antérieurs, imagine, pour résoudre le différend, une de ces fatales et imprévoyantes mesures habituelles à sa politique; il marie sa fille Jeanne au fils de Louis, Charles d'Evreux, dit le Mauvais, roi de Navarre.

La dynastie des premiers Valois ouvrait pour le royaume une interminable série de maux. Philippe n'avait pris le sceptre qu'au préjudice des droits qu'Edouard III, roi d'Angleterre prétendait avoir par son aïeule maternelle. De là, les descentes des Anglais chez nous; de là, ces deux ou trois batailles écrites en lettres de sang dans notre histoire. La Champagne disputée par tant de concurrents est ravagée.

A cette époque, en 1386, Blanche, fille de Philippe d'Evreux et veuve en secondes noces de Philippe de Valois, possédait la seigneurie de Saint-Florentin qui lui avait été assignée pour douaire, en 1353, par le roi Jean.

Auxerre venait d'être pris par les troupes d'Edouard, qui ne devait pas le conserver longtemps. Saint-Florentin, jadis vanté par les Césars, avait un haut intérêt pour les opérations ultérieures du prince de Galles; il importait donc d'enlever aux Anglais les moyens de s'y retrancher.

Cette ville, en effet, était une véritable place de guerre, une vaste citadelle munie d'un château fort, pourvue d'une double enceinte de remparts bastionnés et de fossés, et défendue dans toutes les directions par des constructions, sortes d'ouvrages avancés qui étaient : le prieuré de Dilo, l'église paroissiale de Saint-Martin, l'Hôtel-Dieu, la Maladerie, au confluent de l'Armançon et de l'Armanche, l'église abbatiale de

château Martin et le donjon ; une fois maîtres de positions, les ennemis auraient eu bon marché de la ville, d'où ils ont intercepté toute communication de la Bourgogne dans la Champagne.

La seule chance de salut était dans un remède héroïque ; il fallait que les habitants portassent eux-mêmes le fer et le feu dans ces édifices qui leur étaient chers. Terrible épreuve, sans doute, mais le patriotisme leur rendit facile ce semblant de barbarie.

La Maison-Dieu fut donc brûlée comme tant d'autres grands édifices, brûlée comme la Maladerie ; mais nous retrouverons la Maison-Dieu au siècle suivant, dans le centre de la ville, non loin de la Motte aux Moines de la cathédrale ; moins favorisée, la Maladerie ne surviva pas à ses ruines, les frères et les sœurs se retirèrent pour ne plus revenir.

Le règne du roi Jean fut pour Saint-Florentin comme pour tant d'autres villes, une source de catastrophes ; tantôt c'était son gouverneur qui faisait raser l'église de l'abbaye, parce que, située dans le voisinage du château fort, elle gênait ses opérations militaires ; d'autres fois c'étaient les troupes du prince de Galles qui promenaient par les rues la dévastation et l'incendie ; la ville avait été réduite par eux en cendre, comme Joigny et Sens, mais elle fut une des premières à se relever de leur joug abominable. Douleureuse époque que celle-là ! Saint-Florentin ne respire qu'à la mort du roi Jean. Bourgeois et habitants profitent de cette tranquillité éphémère pour jeter les fondements de la cathédrale.

Quelques mois après la mort de Jean, un traité sanctionnait une apparence de réconciliation entre Charles V et le turbulent roi de Navarre, pourvu de notables avantages en compensation de la Champagne qui ne lui était pas rendue (1). Mais ces offres, si brillantes qu'elles fussent, n'avaient point satisfait l'orgueilleux vassal ; en 1404, Charles VI tentait un nouvel accommodement avec Charles d'Evreux, par l'érection de la terre de Nemours en duché-pairie, auquel était annexée la vicomté de Saint-Florentin.

Le roi de Navarre étant mort sans enfants, un grand procès s'éleva entre ses héritiers, à la suite duquel Saint-Florentin, distraint du duché de Nemours, fut adjugé à Bernard, comte d'Armagnac, connétable de France.

(1) *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président Hénault, t. I.

Bernard conserve la vicomté de Saint-Florentin jusqu'au moment où Jean, duc de Bourgogne, épousant la querelle d'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, contre le dauphin, vient mettre le siège devant la ville en 1417, suivant Nicole Gille; les Bourguignons étaient commandés par de Chastellux, Guy de Barette, de Joigny et autres. Occupé ailleurs par les révoltes qui troublaient la France, le dauphin envoie en toute hâte à son favori Bernard d'Armagnac, huit cents hommes ayant pour chefs le grand maître des Arbalétriers, le maréchal d'Orléans et le sieur de Vaujour. Cette division de l'armée du dauphin n'eut d'autres résultats que d'affaiblir ses forces et d'amener deux défaites; d'une part, il ne put comprimer les séditeux; de l'autre, Saint-Florentin avait capitulé avant la venue de ces inutiles renforts.

Cette expédition bourguignonne porta le dernier coup à la Maladerie. Sous la sauvegarde des précédentes trêves, quelques bâtiments avaient été reconstruits, on achevait même une chapelle, mais la guerre passant une seconde fois par là ne laisse debout qu'une ferme.

Monté à son tour sur le trône, Charles VII donne à sa mère, Isabeau de Bavière, les revenus de Saint-Florentin. Cette petite ville était par tradition la retraite des reines-mères. Sous les rois Francs, Brunehaut y avait séjourné, Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, s'y était fait bâtir un hôtel; plus tard, la seconde femme de ce monarque, Blanche d'Evreux, s'y était rencontrée avec la douairière de Navarre; Isabeau de Bavière succédait à ces têtes couronnées. Pour ces princesses descendues de leur grandeur, Saint-Florentin avait des charmes particuliers. Sa situation, l'air pur qu'on y respirait, la vie qui régnait à ses alentours, en un mot, le calme dont on jouissait sous la sauvegarde de ses vieux remparts, tous ces avantages étaient bien faits assurément pour captiver les préférences de ces souveraines, arrivées au point de leur carrière où, soit par le hasard des circonstances, soit par leur âge, elles n'avaient plus qu'à jouir des délices du port.

Les guerres et les discordes civiles continuaient de déchirer la France. En 1429, Saint-Florentin expulse les Bourguignons et fait sa soumission à Charles VII, lors du passage, dans ses murs, de ce monarque allant à Reims, en compagnie de Jeanne d'Arc, pour la cérémonie de son sacre.

La royauté ne négligeait aucune occasion de mettre en vigueur la règle de Philippe-le-Bel et de Philippe de Valois, concernant le retour à la couronne de tous les grands fiefs en l'absence d'hoirs mâles. Plus

encore du pouvoir que ses prédécesseurs, Louis XI, qui de-
sout sous sa main de fer l'orgueil des vassaux, étendait avec
de raison sa méfiance jusqu'aux princes de sa famille.

Jacques d'Armagnac, alors possesseur de la vicomté de Saint-Flo-
rentin, s'était rangé sous l'étendard rebelle du duc de Berry. Sans plus
de crainte, le monarque le châtie en 1460, par la confiscation de son
domaine ; mais, plus heureux, à coup sûr, qu'il ne le méritait, Jacques
est quitte pour la peur et voit les choses s'arranger au traité de
Brétigny.

Le duc de Bretagne aurait dû profiter au vassal : il n'en fut rien. A peine
resté en possession, Jacques d'Armagnac se jette dans le parti du duc
de Bretagne. Moins clément cette fois, Louis XI confisque de nouveau
le fief de Saint-Florentin qu'il réunit à la couronne.

D'un autre côté, l'accord s'était rétabli entre le roi et son frère par
une promesse faite à ce dernier, en 1468, de lui donner la Brie et la
Champagne pour apanage, promesse que Louis XI rétracte bientôt
pour y substituer l'offre de la Guyenne, et cela au grand déplaisir de
Charles-le-Téméraire.

Mais le fils de Philippe-le-Bon avait bien d'autres griefs contre son
suzerain, et l'on sait par quelles inquiétudes et par quelles péripéties
dût passer Louis XI avant que la bataille de Nancy le débarrassât de
ce rival importun, et lui restituât le duché de Bourgogne, si malen-
contreusement distrahit jadis du domaine royal.

La monarchie française s'arrondissait, se fortifiait ainsi, tantôt par
les fautes, tantôt par la mort de ses plus dangereux ennemis. Peu s'en
était fallu, en effet, que Charles-le-Téméraire ne constituât en face du
royaume de France, un royaume de Bourgogne dont il eût été le sou-
verain, renouant ainsi la succession de ces redoutables monarques
éteints avec la période franque. Cette série d'événements servait à
merveille la couronne de France.

La vicomté de Saint-Florentin, échue à la maison d'Evreux sous
Charles VI, avait ensuite passé à la famille d'Armagnac.

Jacques d'Armagnac, dépossédé, ne se tenait pas pour battu et
conspirait ouvertement contre son souverain ; de là des intrigues, des
ligues, non-seulement en Bretagne, mais aussi en Bourgogne, province
où il était d'autant plus facile de soulever des haines que le duc, son
seigneur, était moins bien disposé envers la France. Voilà donc les
Bourguignons qui reprennent les armes et qui, le 6 février 1473, s'ap-
prochent à une lieue de Saint-Florentin. Il y avait urgence de réunir
tous les ressources pour pourvoir aux moyens de défense, et pour

cela l'argent était plus que jamais nécessaire ; mais on ne put obtenir aucun compte du maître de la Maladerie ; la meilleure part des biens avait été vendue ou dilapidée, et il ne restait plus trace des bâtiments. La couronne, malgré cette pénurie du trésor, fut la plus forte, et l'incorrigible Jacques porta, en 1477, sa tête sur l'échafaud.

Charles VIII, couvrant de son pardon le passé des Armagnacs, rend la liberté à Charles, restitue une partie de leurs biens aux enfants de Jacques, et rappelle de son ban, Jean, frère de ce dernier, et évêque de Castres ; enfin, sous Louis XII, la maison des Armagnac s'éteint noblement dans la personne de Louis, frappé sur le champ de bataille de Cérignolles.

Alors Gaston de Foix, roi de Navarre, qui ne reconnaissait pas la confiscation de Louis XI, revendique plus énergiquement que jamais la seigneurie de Saint-Florentin, fondant ses prétentions sur des droits qu'il réputait essentiellement légitimes. Déjà héritier de Jean, son frère, Gaston de Foix l'était aussi de Louis, Marguerite et Charlotte, enfants de Jacques d'Armagnac, son oncle, qui tous s'étaient éteints sans postérité.

Par contrat du 19 octobre 1507, Louis XII crut devoir donner satisfaction au roi de Navarre en lui cédant le duché de Nemours, sous la réserve de la vicomté de Saint-Florentin qu'il conservait ; puis, par un autre acte du même jour et afin de se concilier tout à fait les bonnes grâces de son voisin, il échange avec lui la terre de Saint-Florentin et autres petits fiefs environnants contre le comté de Narbonne, et divers biens en Languedoc appartenant à la couronne de Navarre. Cet échange était fait de part et d'autre avec toutes les immunités inhérentes aux fiefs, sauf du côté de Louis XII pour ce qui avait rapport à la vicomté de Saint-Florentin et à ses dépendances, les prérogatives dont il jouissait sur les églises paroissiales, collégiales et cathédrales.

Une semblable transaction dépassait sans doute les espérances de Gaston de Foix ; aussi, pour mieux en assurer les avantages, se hâta-t-il de faire enregistrer le contrat au parlement le 14 janvier de l'année suivante.

La vicomté qui, sous la domination champenoise, ressortissait au bailliage de Troyes, érigée en pairie, fut désormais du ressort immédiat du parlement de Paris.

Saint-Florentin n'était pas au bout de ses destinées !

PIGEORY,
architecte, membre de la Société des sciences
historiques et naturelles de l'Yonne.

(La suite à l'an prochain).

